



1632

LE CONSEILLER DES DAMES

Fevrier 1851

Journal d'économie domestique & de travaux d'aiguille.

169, rue Montmartre,

Ayuntamiento de Madrid

Paris. Un an, 16 francs. Province, 12 francs

LE CONSEILLER
DES DAMES

FÉVRIER 1851.

Chronique des Salons.

Est-ce le printemps qui succède à l'automne ? Avons-nous sauté, à pieds joints, par-dessus la saison des froids ? Telles étaient les questions que chacun s'adressait en jouissant de ce soleil presque chaud, brillant sur toute la France pendant une grande partie de ce mois de janvier, qui se cache d'ordinaire sous un grand manteau de neige. On se disait bien, en se rencontrant sur les promenades, égayées par ce soleil insolite, que cela n'était pas naturel, et que, peut-être, sous ces rayons prématurés, couvaient de grands malheurs ; mais on ne s'en laissait pas moins aller aux douces émotions, et l'on jouissait quand même de ce bon temps imprévu. Les lilas développaient leurs bourgeons, les rosiers poussaient de petites feuilles vertes, et des boutons hâtifs paraissaient le jour pour mourir durant la nuit ; l'aubépine fleurissait sous le ciel du midi, et tous, imprudents que nous étions, nous accueillions ce contresens avec le sourire aux lèvres et la joie dans le cœur.

Hélas ! toute médaille a son revers, et tandis que nous jouissions d'un printemps prématuré, nous ne remarquions pas que le facteur nous apportait, plus souvent que d'habitude, des billets de faire part tranchés de noir ; nous ne nous apercevions point de ce grand mouvement de

médecins qui se croisaient en tous sens en sillonnant les rues; nous ne faisons pas attention aux malaises que nous éprouvions; nous ignorions la grande quantité de pastilles, de mou de veau, de sirop de Flon, de pâtes de limaçon et d'autres pectoraux qui s'enlevaient de chez les pharmaciens. On s'occupait bien de cela, vraiment! On se contentait de se dire avec béatitude: — Oh! qu'il fait beau aujourd'hui!... C'est vraiment extraordinaire! — Et durant ce temps, les rhumes allaient leur train, les fluxions de poitrine défiaient les médecins, les apoplexies foudroyaient et les pompes funèbres faisaient des affaires d'or!

Heureusement, tout est rentré dans l'ordre, l'hiver paraît enfin vouloir montrer son nez rougi, et, au moment où je commence cette causerie, par ma fenêtre ouverte hier encore, et bien close aujourd'hui, j'aperçois un ciel gris qui semble nous promettre de la neige. Dieu soit loué! Il faut que chaque chose ait son temps, et, d'ailleurs, l'hiver nous offre assez de plaisirs pour que nous lui passions ses rigueurs!

Que la neige arrive donc, que la gelée sévisse, et elles seront les bienvenues! car ce vilain beau temps a fait un peu de tort aux bals et aux fêtes particulières. Hélas! plus d'un salon où devaient retentir les éclats de la musique et les bruits cadencés de la danse, se sont trouvés pleins de deuil au jour indiqué: la maladie avait passé par là. Et puis, les préoccupations politiques avaient bien un peu contribué aussi à chasser Terpsichore des salons parisiens. On craignait, — pour rappeler le mot d'un homme d'État du règne dernier, — de danser sur un volcan, et l'on s'abstenait, attendant que les divisions survenues dans les régions supérieures de la politique aient cessé.

Oh! la politique! la politique! décidément, mesdames, c'est notre mortelle ennemie! Et, pour ma part, je ne conçois pas que les femmes s'en mêlent. Cela arrive quelquefois pourtant, et j'ai assisté à un dîner qui a failli rappeler avantageusement les clubs de femmes, qui ont tant fait rire aux dépens de notre sexe en général et de quelques dames en particulier. Certes, je ne sais pas jusqu'à quelle hauteur fût montée la conversation, sans l'adresse d'un des convives, qui, par une plaisanterie peut-être un peu mordante, a trouvé moyen de la remettre sur un terrain moins ardu.

Madame D***, qui donne de succulents dîners, avait réuni à sa table, ce jour-là, plusieurs de ses amies intimes, et m'avait fait l'honneur de me compter parmi elles. Nous étions dix en tout, et il n'y avait que trois messieurs, tous trois reçus au même titre d'amis par madame D***. Vous

voyez que notre sexe était bien représenté et qu'il avait la majorité. Je ne sais par quel hasard la conversation, qui d'abord avait été charmante, fit tout à coup une pointe dans le champ de la politique, mais je sais que bientôt il ne fut plus possible de s'entendre, que les opinions diverses se croisaient et que toutes les langues s'agitaient à la fois. Je croyais dîner dans une des salles de cette fameuse tour de Babel. Tous les convives s'étaient aventurés sur le terrain de la politique, excepté moi, qui professe une profonde horreur pour la discussion, et M. Z***, artiste distingué, et auquel son âge et son talent donnent le droit de tout dire chez madame D***. M. Z*** m'avait déjà regardée à plusieurs reprises, comme pour m'exprimer les regrets qu'il éprouvait de voir la conversation dans cette voie, lorsque tout à coup, s'adressant à moi, qui étais à l'autre bout de la table, il s'écria :

— Madame, puisque ces dames s'occupent d'une chose aussi grave que la politique, voulez-vous me permettre de m'entretenir avec vous, qui ne vous en mêlez pas ;... de causer un peu des modes nouvelles ?

Ces dames, lancées à fond de train dans les champs parlementaires, ne firent d'abord pas d'attention à cette interruption de M. Z***. Sur un signe affirmatif, accompagné d'un sourire de ma part, M. Z*** continua :

— Que pensez-vous des manches pagodes, madame ? Pour moi, je vous déclare, continua-t-il en appuyant sur les mots avec intention, que cette mode me déplaît souverainement... Elle fait ressembler nos dames à des escamoteurs... et l'on craint toujours de voir sortir de leurs manches des jeux de cartes ou des bouquets de roses, comme il en sort de celles de Robert Houdin.

A cette boutade calculée du spirituel M. Z***, deux des dames prêtèrent déjà une attention moins grande à la discussion politique : elles cessèrent même d'y prendre part. M. Z*** n'eut pas l'air d'y faire attention, et il reprit :

— Vous me direz qu'elles commencent à perdre le sceptre de la mode... Tant mieux, madame... tant mieux... Mais par quoi sont-elles remplacées, par les manches mousquetaire... que je n'aime pas davantage ?...

Oh ! pour le coup, à ce blasphème, devant ce crime de lèse-modes, toutes les dames se récrièrent, et, laissant les deux messieurs au milieu d'une période tout hérissée des mots de *tribune*, de *pouvoir* et cætera,

elles se tournèrent vers M. Z*** et menacèrent de lui faire un mauvais parti.

— A quoi pensez-vous donc, M. Z***, fit madame D*** en riant, d'attaquer ouvertement devant nous une mode nouvelle et gracieuse? Voulez-vous donc vous faire arracher les yeux?

— J'y perdrais trop, mesdames, en perdant le plaisir de vous voir... répondit galamment M. Z***. Je veux seulement vous ramener sur un terrain où votre goût se montre, et vous arracher à cette discussion politique qui, permettez-moi de vous le dire, convient peu à de jolies bouches...

— C'est donc à dire, Monsieur, que nous ne sommes bonnes qu'à parler de chiffons? fit une de ces dames, d'un ton moitié riant, moitié piqué...

— Oh! oh!... oh! Madame, que me faites-vous dire là? Telle n'a pas été tout à fait mon intention... j'ai voulu seulement vous demander grâce pour nous autres hommes, que la politique occupe tout le jour, et qui n'avons que la gracieuse conversation des dames pour nous la faire un peu oublier.

Bref, M. Z*** s'en tira comme il put; mais je ne suis pas bien sûre que quelques-unes de ces dames ne lui gardent pas rancune. Quant à moi, je vous avoue que je lui pardonne de bon cœur cette petite sortie contre notre sexe, en faveur de l'intention. Je consens à ne jamais parler de politique, et j'ai cette dernière en horreur. Elle nous a fait tant de mal, quand ce ne serait que de nous avoir privées de quelques soirées dans ce mois!

Pourtant, il est, Dieu merci, de charmantes maisons où l'on s'amuse quand même, de délicieuses réunions d'intimes, desquelles on peut dire, en parodiant un mot célèbre, que si le plaisir était banni de la terre, on le retrouverait là. Dans plusieurs de ces maisons, on s'était mis en tête, depuis quelque temps, de faire des charades en action, et voilà qu'hier on a joué la comédie, chez madame B***. Il est impossible de dire ce que cette représentation nous a procuré de soirées délicieuses et folles. Ne fallait-il pas faire les répétitions, et c'étaient autant d'occasions de se réunir. Pour ma part, à moi, qui n'étais que simple spectatrice, j'ai trouvé là un plaisir sans cesse nouveau, jusqu'au jour tant désiré de la représentation. Madame B***, qui se préoccupe toujours du plaisir de ses invités, avait voulu qu'un véritable théâtre fût dressé dans une immense salle de billard, des décorations avaient été louées,

et je vous assure que rien ne fut plus divertissant que la représentation. On jouait la *Partie de chasse de Henri IV* ; les acteurs ont été charmants... pour des gens qui n'en font pas leur état, mais aucun n'eut plus de succès que M. C***, lequel n'avait pourtant qu'un mot à dire. Il eut la gloire de faire rire... à ses dépens ; mais, hélas ! je vous l'ai déjà dit plus haut, toute médaille a son revers, et le succès inattendu de M. C*** est venu porter un coup fatal à ses amours.

Je me regarderais comme coupable, si je vous laissais ignorer le fait. Figurez-vous, mesdames, que parmi les intimes de madame B***, nous comptons toutes avec joie madame R*** et sa charmante fille. Or, je dois vous instruire que mademoiselle R*** est une ravissante personne, qui possède, outre de solides qualités, une fortune non moins solide. Vous ne serez donc pas étonnées en apprenant que les prétendus n'avaient pas manqué. Celui de tous qui avait semblé plaire davantage aux deux dames, était ce M. C***, dont j'ai à vous entretenir, et il avait été présenté à titre de prétendant chez madame B., par mesdames R***. C'était, du reste, un jeune homme fort aimable, quoique très-timide et peut-être un peu simple, dans la mauvaise acception du mot ; mais on avait passé sur ces défauts, qui, en ménage, pouvaient devenir des qualités, et il se croyait assuré du bonheur. Hélas ! il avait compté sans la comédie et le rôle de M. de Praslin ; car il est bon que vous sachiez que, dès qu'il avait été question de jouer la comédie, M. C***, qui tenait à briller devant sa future, avait vivement sollicité un rôle dans la représentation. Comme on n'était pas bien convaincu de son talent de comédien, mais aussi comme on ne voulait pas le désobliger, on s'était empressé de lui confier le rôle du marquis de Praslin, lequel rôle ne contient qu'un seul mot : *Sire !* Et voici dans quelle circonstance : le roi, après la scène où Sully se jette à ses genoux, appelle le marquis de Praslin qui doit répondre : *Sire !* M. C*** voulait figurer dans la représentation, mais il ne tenait pas à l'importance du rôle. Il désirait que sa fiancée le vit sous un splendide costume qu'il s'était fait faire à cette intention. Cependant, l'amour-propre du comédien se mêla bientôt de l'affaire, et il voulut faire de l'effet avec son simple mot.

Le voilà donc, le jour de la représentation, tout habillé bien avant les autres, arpentant les coulisses et le salon des acteurs, en répétant sans cesse : Marquis de Praslin ? — *Sire !*... en donnant à cette réponse toutes les intonations les plus différentes, et en l'accompagnant de gestes

divers, cherchant laquelle de ces intonations et lequel de ces gestes sera le plus capable de faire de l'effet sur le public.

Et il répète toujours : Marquis de Praslin ? — Sire !... marquis de Praslin ? — Sire ! tantôt haut, tantôt bas, tantôt simplement, tantôt avec un accent noble et digne. Le moment où il va falloir paraître sur le théâtre le trouve encore occupé de cette répétition mentale. Déjà Henri IV, qui est en scène, a prononcé le fameux appel : — Marquis de Praslin ? M. C*** entre, s'arrête à la porte et, tout troublé, ne trouve plus sa réponse qu'il avait pourtant assez répétée *in petto*. Il paraît interdit, se gratte l'oreille et s'écrie enfin, d'une voix émue, en s'adressant au personnage qui jouait Henri IV : — Monsieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

Vous peindre le rire homérique qui s'empara de l'assemblée me serait impossible ; Henri IV éclata en scène, et Sully, lui-même, perdit sa gravité. Le pauvre M. C*** avait un succès fou ! La représentation ne fut reprise qu'à grand'peine, et, toute la soirée, on ne s'entretint que de la fameuse réplique de M. C***. Le malheureux avait disparu tout à coup, jurant, mais un peu tard, qu'on ne le reprendrait plus à jouer la comédie.

Le lendemain, quand il se présenta, comme de coutume, chez madame R***, il fut reçu on ne peut plus froidement. Mademoiselle R*** avait déclaré à sa mère qu'elle n'épouserait jamais un homme qui s'était couvert de ridicule. Et le soir même, le pauvre M. C*** recevait une lettre de congé.

Encore une des mille preuves que le bonheur ne tient qu'à un mot. Certes, s'il eût dit : *Sire*, tout simplement, M. C*** eût peut-être été le plus heureux des hommes.

Toujours est-il que c'est une chose charmante que de jouer la comédie en société, et que ce plaisir paraît vouloir devenir fort à la mode. Et tant mieux ! cela nous consolera un peu de la politique et du macadam, qui ne sont, par le temps qui court, que poussière ou gâchis.

Vicomtesse DE SABRAN.

Curiosités.

LE MÉDECIN DES MOUCHES.

I.

Non loin de cette Valence espagnole, que les paroles concises d'un historien ont décrite par ce tour de plume heureux : « La gaieté entre à Valence par la porte et par les fenêtres. » Non loin de cette splendide et bonne voisine, la Méditerranée, qui, pour rafraîchir et féconder ce beau pays, lui envoie, avec ordre et ponctualité, les vents du matin, du soir et même du midi ; à quelques lieues enfin de la patrie du peintre Ribeyra, dont le pinceau fougueux a jeté tant de chefs-d'œuvres dans notre Europe intelligente, se trouve un tout petit endroit que l'on appelle Biar.

A Biar, les clôtures des champs sont plantées d'aloès, les terres improductives, parées de lauriers roses, les chemins bordés de caroubiers, arbres ombreux dont le vert foncé se ponctue à l'œil, pourrait-on dire, par des orangers et des grenadiers toujours en pleine floraison. Biar est, en effet, le pays des fleurs ; c'est la vieille terre que les Romains, des époques victorieuses, appelaient *Apiarium*, parce qu'ils y recueillaient un miel excellent, blanc comme la neige, et, écrivait-on alors, léger comme la vapeur.

Dans la plaine de Biar, tout est jeune, riant, animé ; et, en même temps que la vie, je ne sais quelle sève de bien-être et de bonne humeur s'y respire. Les Arabes, possesseurs, à leur tour, de ce pays heureux, les Arabes, dont l'imagination a passé sur l'histoire avec des récits fabuleux et des images poétiques, ont fait là-dessus un conte que nous allons dire, d'autant qu'il posera mieux que nous ne l'aurions fait, sans doute, le lieu de la scène dont aujourd'hui notre drame a besoin.

Biar, ont-ils dit, était, à l'origine, posé plus au loin, sur la montagne et si près des nuages, que les légères puissances du pays des fées prétendaient qu'il était à elles, parce que c'était à Biar que, tout d'abord, elles mettaient pied à terre quand elles voulaient s'acclimater à

la demeure des hommes ; mais comme aussi les hommes montaient souvent à Biar avec cette pensée qu'ils s'y acclimateraient, eux, aux douceurs du ciel, il y eut procès, et parce que les plus malheureux doivent être les plus favorisés, les grands dispensateurs, qui président aux destinées de notre globe, décidèrent que la contrée en contestation devait descendre de la montagne dans la plaine ; et, depuis lors, ce terrain intermédiaire entre deux mondes, Biar, est comme un coin du paradis qui a glissé des hauteurs.

Aujourd'hui, on serait porté à adopter quelque chose de l'ancienne croyance. A ce moment où l'aube finit et où le soleil jette, comme une caresse, ses premières lueurs sur tous les objets auxquels il semble donner la bien-venue, voilà comme une céleste apparition ! Plus de cent jeunes filles descendent de la colline, bondissantes et joyeuses. Elles ne sauraient appartenir aux paysannes de l'endroit. Jamais leurs tailles sveltes n'ont été courbées par les rudes travaux de la campagne. Vêtues de robes blanches, un long voile, blanc aussi, repoussé en arrière, encadre leur charmant visage ; il couronne, au-dessus de la naissance des cheveux, leurs fronts radieux et purs ; autour de leur cou, chastement caché, tombant sur la poitrine et jusqu'au-delà des larges plis de la ceinture, s'attache une pièce particulière de leur ajustement ; teinte de bleu céleste, elle est taillée et se place à peu près comme l'étole de nos prêtres. Aussi, à mesure que ces enfants s'avancent, et lorsque, par intervalle, elles se prennent à presser le pas comme si elles étaient poussées par les bondissements de leur cœur, à leur course rapide, aux brises du matin qui soufflent et font flotter à l'air cette dernière parure, on dirait d'autant de fées adolescentes qui achèvent leur vol et cherchent où s'abattre, afin de retrouver les trésors de la terre aimée que, jadis, elles ont perdus.

Ce n'est, toutefois, ni un groupe si profane ni si aérien. Les pieuses matrones que l'on voit bien loin d'elles et qui hâtent vainement la gravité de leur marche pour les atteindre, indiquent assez les jeunes pensionnaires d'une communauté voisine.

Appelées par un des plus précieux travaux qui leur soient prescrits, ces jeunes filles se nomment : LES NOVICES DE LA CROIX ET DE LA VISITATION. Elles viennent faire aux ruches nombreuses, qui sont rangées en ordre par la campagne, la visite matinale de la saison.

Car l'heure était venue où les abeilles se montrent, et c'est aussi le moment où le miel perce dans les fleurs, c'est-à-dire l'instant précis où

le soleil, n'ayant pas encore atteint le degré de chaleur qui dessèche ce suc précieux, le fait sortir avec abondance et comme par une sorte de transpiration sucrée. Ponctuelles et laborieuses, les abeilles, alors, se pressent à l'entrée de leurs ruches, et, après s'être rayonnées un instant, battant de l'aile et préparant leurs forces, elles s'en vont par bandes qui se séparent à quelques toises dans les airs. On dirait qu'ayant mesuré la campagne et laissé venir à elles les parfums qui décèlent la richesse du jour, elles se distribuent le travail, et qu'elles ont écouté un ordre qui leur indique le point de l'horizon où chacune d'elles doit aller butiner le pur calice des végétaux.

Gardiennes des ruches et aussi diligentes ouvrières que les infatigables travailleuses confiées à leur sollicitude et presque à leur tendresse, les novices de la Visitation atteignent enfin le but de leur course.

Ce fut un grand tumulte à l'arrivée, ce fut ensuite une longue pause de silence. Il y avait là cent jeunes filles et deux cents ruches : à chaque enfant avait été donnée la tutelle de deux familles. Leur premier soin fut d'aller chercher leur propriété.

Qu'avons-nous besoin d'ajouter que le miel est la richesse et la joie de Biar ; que, parmi les cultivateurs, mille familles au moins vivent de son commerce, et que cette précieuse manne, glorieusement exportée sous le nom de *miel de romarin*, est la dotation de plus d'une sainte retraite où sont élevées des filles pauvres de nobles maisons. N'a-t-on pas déjà deviné que chacune de nos religieuses visiteuses, posée d'une façon charmante entre les deux ruches qui sont à elle, vient protéger en quelque sorte son bonheur de l'année, et bien souvent aussi son bonheur dans l'avenir.

Bientôt ce dialogue s'entendit :

— Eh bien ! comment vont tes ruches, Casilda ?

— Et tes abeilles, comment se portent-elles, Thérèse ?

— Et toi ?

— Et toi ?

— Et toi ? entendit-on par des interrogations entrecroisées sur tous les points où s'échelonnaient les jeunes filles.

— Les miennes sont animées et joyeuses... c'est à qui sortira pour me dire bonjour ! riposta une des enfants par une acclamation et par un sourire.

— Les miennes sont tristes et fatiguées, dit une autre.

Et une larme coulait sur sa joue.

— Voyez, ajouta-t-elle, combien leurs ailes sont pesantes et comme les lueurs de leurs corselets paraissent ternies!

— Le soleil est pourtant brillant ce matin, fut-il dit de tous côtés.

— Et les parfums bien doux à cette heure, répéta-t-on dans un chœur de douces voix.

Oui, certes, le soleil était brillant à cette heure; oui, les parfums étaient doux. Rien ne manquait aux abeilles, ni le beau ciel qu'elles aiment, ni les senteurs qui les attirent, ni les eaux courantes où elles s'abreuvent; mais, hélas! il y avait eu, cette année, mortalité et maladie chez les citoyennes ailées; et si les jeunes filles étaient venues ici comme va toujours la jeunesse, c'est-à-dire avec une pensée de bonheur, elles trouvèrent au bout de leur course combien sont trompeuses les espérances de ce monde: heureuses encore, enfants! quand il ne s'agit, comme aujourd'hui, que d'abeilles à guérir et que de ruches dont on ait à pleurer la prospérité!

Ce n'était pas que, dans le nombre, plusieurs des industrieuses habitations ne fissent connaître au dehors, par un bourdonnement presque tout musical et bien certainement tout plein de vie, le bon état de la famille; mais sur les deux cents ruches dont nous avons déjà parlé, à peine en pouvait-on compter le quart qui répondit à l'attente de leurs jeunes propriétaires.

Pareille aux riches, il faut savoir que l'abeille a à se garer de plus d'un vol; pareille aux bienfaisants, il faut savoir qu'elle a plus d'une trahison à combattre. Mais avec les tribus visibles des animaux qui s'acharnent à sa perte, avec les larves qui s'installent près de son miel, avec les phalènes qui le vont boire, avec les fortes araignées dont la toile brise leurs membres, ou dont le champ de cadavres répand autour d'elles toutes les horreurs d'une peste véritable, elles ont des ennemis que notre œil ne saurait apercevoir. Comme l'aile de l'aigle a ses insectes rongeurs, l'aile de l'abeille porte aussi, au milieu de son duvet imperceptible, d'infinis animalcules dont le savoir de l'homme a deviné, mais n'a pas encore connu l'existence.

Les ruches des filles de la Visitation avaient été frappées par plusieurs de ces fléaux. Sera-t-on étonné de les voir ainsi désolées.

Mais au moment où elles poussaient leurs plaintes les plus douloureuses, l'horloge d'une église, qu'on ne pouvait voir de là, sonna sept heures.

A la première vibration du premier coup qui fut sonné, les novices prêtèrent attentivement l'oreille; puis, leur visage se rasserenait à mesure que l'on eut pu voir qu'elles comptaient en elles-mêmes. A la septième vibration, toutes ces jeunes mines, si affligées l'instant d'avant, eurent un sourire sur les lèvres et dans le regard un éclair de joie.

— Il va venir! fut-il dit avec une grande acclamation et dans un ensemble général, car les supérieures mêmes se mêlèrent à ce cri, qui fut un cri d'espérance.

— Voyez s'il vient! fut-il ajouté.

Et, d'une seule course, tout le jeune troupeau quitta les ruches pour se porter dans un sentier où, sans doute, d'ordinaire ces enfants voyaient venir quelqu'un d'attendu.

Mais ce quelqu'un ne parut pas. On retourna aux abeilles, et parce qu'il est ordinaire que les malades paraissent plus malades quand l'inquiétude de ceux qui les aiment augmente, on désespéra de leur salut.

Une demi-heure se passa ainsi. L'horloge marqua encore cette longue attente.

— Il n'arrive pas!

— Personne ne paraît sur la route par où nous le voyons venir!

Qui donc attendaient-elles, ces enfants impatientes? quel est celui qui n'arrive pas? que cherchent tous ces regards dans l'attente? tous ces jeunes cœurs dans le désespoir?

Ce ne peut être ce cavalier qui, tout à coup, a paru là haut sur un des renflements du terrain, et dont le cheval, pressé de l'éperon, hâté de la voix, galoppe et dévore l'espace; ce ne peut être celui-là que les jeunes filles espèrent, car à l'ardeur du coursier comme à l'action de l'homme, dont encore l'on ne peut distinguer les traits, une part de l'essaim des enfants est allé se blottir derrière les ruches, où elles se croient bien cachées, et d'autres ont couru se réfugier dans les épaisseurs des buissons de romarins d'où elles peuvent guetter et se tenir debout, car le romarin de Biar est un arbuste à forte souche et dont les tiges nombreuses montent à plus de huit pieds de hauteur.

Cependant, l'homme à cheval s'avancait par une course rapide; il venait par le chemin qui conduit de Saint-Philippe à Biar. Chose étrange! ce cavalier n'était point un Espagnol, et s'il fallait s'en rapporter aux vives paroles par lesquelles il pressait son coursier, c'était un Français. C'était un Français jeune, gai, riant, quoiqu'une pensée

pénible vint, par intervalle, joindre les deux sourcils où s'encadrait un œil vif et tout plein de bienveillance, et, chose plus étrange encore! cet homme était à cheval, quoiqu'il portât l'uniforme que l'infanterie française affecte aux chirurgiens de nos armées.

Peut-être sommes-nous en retard pour dire que notre action prend sa date en 1808, et que ceci se passe à l'époque où Napoléon fit occuper l'Espagne par ses régiments, et précisément au temps du règne contesté de Joseph, son frère.

II.

Nous avons conté que ce cavalier portait l'uniforme des chirurgiens de l'armée française, et quoique ce fût sur un autre chemin que celui par lequel il s'avancait que les jeunes filles eussent été chercher l'inconnu sur lequel on a déjà deviné qu'elles fondaient leur espérance, le collet de velours rouge, les palmes d'or et le tricorne, lestement posé sur un des côtés de la tête, n'eurent pas été plutôt aperçus que toutes les fugitives quittèrent spontanément leur cachette.

— Le médecin des mouches! s'écrièrent-elles.

— Le bonheur est tout plein de caquet, et surtout chez les jeunes filles, où chaque émotion veut, en quelque sorte, passer de l'âme aux lèvres, afin de se raconter à elle-même. Ce furent d'incessantes questions, des paroles tumultueuses, des élans enfantins.

— Pourquoi, disaient-elles, n'êtes-vous pas venu par la route où nous vous attendions?

— Parce que c'est un chemin de traverse où ne peut pas galopper un cheval.

— Mais quel motif vous a fait monter à cheval aujourd'hui, quand, d'ordinaire, vous veniez à pied?

— C'est que je voulais arriver plus vite.

— Mais pourquoi cette pensée de vouloir arriver plus vite, quand, en effet, vous êtes venu plus tard?

— C'est qu'il y a un proverbe français qui dit: « L'homme propose et Dieu dispose. »

— Et de quoi Dieu a-t-il voulu disposer que vous ayez sur votre visage une inquiétude inaccoutumée?

— A l'ouvrage, riposta le jeune homme en évitant de répondre à l'interrogatoire, le temps presse.... à l'ouvrage!

En un clin d'œil, il eut visité la plupart des ruches qu'il souleva doucement et dont il inspecta, d'un regard profond, les abeilles-agroupées au sommet du chapiteau où se tenait leur multitude dolente et presque sans mouvement.

Ensuite, il donna un ordre, et, bientôt, on eut amoncelé des débris de branchages et des amas de feuilles sèches auxquels il mit le feu à l'aide d'un briquet.

Ceci accompli, il fit venir sur le devant de sa poitrine l'espèce de mince havresac qu'il portait à peu près comme les chasseurs portent leur gibecière, puis, après l'avoir ouvert, il y alla chercher plusieurs petits paquets, qu'il donna à tenir aux plus empressées des jeunes filles. Il en tira encore une large plaque de fer qu'on eût pu prendre pour une pelle dont le manche eût été retranché.

Cette plaque fut fortement chauffée au brasier, qui pétilla bien vite au souffle de plus de vingt jeunes filles agenouillées. — Aux ruches ! s'écria ensuite le médecin.

Il fallait que cette parole eût déjà été entendue, car à peine fut-elle prononcée, que plusieurs novices allèrent soulever lentement dix des légères habitations. Aussitôt, quelques pincées d'une poudre odorante, jetée sur la lame presque rougie, dont nous venons de parler, se vaporisèrent et montèrent en petites colonnes d'un bleu cendré.

Pour un odorat exercé, les senteurs combinées du borax et du benjoin eussent été appréciables.

Au toucher de cette fumée d'une pénétrante suavité, les abeilles, engourdis, firent un mouvement dans la coupole de la ruche, leur corselet s'enfla à vives reprises, et comme si une vie nouvelle les eût animées, de pressées qu'elles étaient l'une contre l'autre, ainsi que les troupeaux quand ils se mettent flanc à flanc, afin de chercher la chaleur, elles se divisèrent dans les parois de la ruche, visiblement pour y trouver l'espace où pouvait se constater la facilité du jeu de leurs membres. Leurs pattes, minces et déliées, s'allongèrent avec ce mouvement de coquetterie et de propreté que l'on remarque dans les mouches quand on dit qu'elles font leur toilette. La plus puissante d'entre elles, celle dont le corsage élégant annonçait la reine, fit retentir ses ailes, qui furent pour toutes comme l'appel d'un clairon à des troupes endormies.

A ce signe de la force, les jeunes novices de la Visitation tombèrent à genoux, et leur voix psalmodia tout doucement un cantique de reconnaissance qu'on eût dit soutenu par le bourdonnement, presque métal-

lique, de plusieurs centaines de milliers d'abeilles, rassemblant l'air sous la vibration de leurs ailes, battant déjà l'espace dans lequel elles allaient monter, et où, enfin, elles montèrent avec les colonnes de parfums qui, d'abord, parurent les soulever, et aussi avec le dernier verset de l'hymne, qui sembla les porter vers celui de qui vient toute guérison et tout salut.

Qu'on juge si le médecin des mouches fut choyé, s'il fut remercié, si plus d'une main cordiale lui fut tendue. Quelques jours auparavant, les salutaires fumigations du borax et du benjoin avaient remis en santé le quart des ruches, hier ça avait été dix ; deux jours avant, dix encore ; aujourd'hui, dix abris de plus étaient nettoyés d'insectes destructeurs ; dix essaims rendus à la vigueur et au travail ; aujourd'hui était de nouveau rempli de joie, et demain, répétait le chœur joyeux des enfants, auquel se joignait la voix des matrones ; demain est déjà tout plein d'espérance !

— Demain, dit le guérisseur, dont les traits, d'abord heureux au succès obtenu, s'assombrirent à cette parole ; demain, je ne viendrai pas.

A ces mots, parmi le jeune troupeau ce fut plus qu'une émotion de désappointement, mais, aussitôt, le médecin reprenant vivement les réponses qu'il eût dû faire et qu'il n'avait pas faites au premier moment où toutes ces enfants l'avaient interrogé :

— Je ne suis pas venu par la route où vous m'attendiez d'ordinaire, dit-il, parce que j'aurais pu être fait prisonnier... j'ai pris un cheval, parce que je vous avais donné parole de venir, et qu'il peut arriver telle chose aujourd'hui où le galop ardent d'un coursier puisse me tirer d'affaire.

Et ceci commencé, il conta comment le maréchal Moncey, qui occupait Valence et les environs, venait d'être prévenu de ce grand mouvement de l'insurrection espagnole dont l'histoire a dit la sombre énergie. Tout était prêt ! Il n'était pas dans la campagne un buisson derrière lequel ne pût se lever un homme ; pas un homme, en apparence inoffensif, qui, tout à coup, n'eût à vous menacer du poignard. L'Espagne entière avait son mot d'ordre, et, à ce mot, sa fière nationalité devait se dresser avec tout l'élan d'une colère contenue.

A peine le médecin finissait-il, qu'un coup de canon s'entendit dans la direction de Saint-Philippe.

— Écoutez ! dit le jeune homme qui pensa que ceci achèverait de tout faire comprendre et qui, déjà, avait le pied à l'étrier.

Un autre coup de canon, tiré dans la ligne qui va de Biar à Villena, croisa le premier, comme si ç'eût été une réponse.

— Adieu ! s'écria le médecin.

— Adieu, ajouta-t-il, en étendant la main vers l'immense horizon qu'il avait devant lui, le temps d'une grande catastrophe est venu !... Si vous êtes Espagnoles, mes sœurs ! souvenez-vous que vous êtes femmes et chrétiennes... pour tout ce que j'ai fait, pour ce que j'ai eu la volonté d'accomplir, si quelque Français est en danger, secourez-le... si quelqu'un d'eux était menacé de mort, quand, autour de vous, tout sera vengeances et représailles, soyez tout prière et miséricorde.

Il donna un coup d'éperon à sa monture, et pendant que nous le voyons disparaître au milieu des nuages de poussière, disons ce qu'était cet homme, que les vœux des saintes filles accompagnaient.

Parmi les quelques nobles et vieux débris qui restent des braves de notre grande armée, ceux qui ont été en Espagne, ont encore en mémoire le plus dévoué des hommes de science et de courage, Marc-Ambrun.

Marc-Ambrun était noble dans les actes les plus simples, gai dans les moments les plus dangereux. Les balles avaient sifflé bien souvent à ses oreilles, mais en soignant les blessés, il n'attendait pas qu'elles fussent atardées pour paraître sur le champ de bataille. Auprès du lit des malades, Marc-Ambrun était le conteur des ambulances ; sa main savait guérir du mal, comme sa parole distraire de la douleur ; mais sait-on quels étaient ses récits ? L'histoire d'un insecte, les aventures d'un scarabée, les métamorphoses d'une chrysalide. Marc-Ambrun prétendait qu'il fallait toujours aux hommes de science, dont la tête est nécessairement martyrisée par la pensée, quelque chose comme un sentiment d'incessante admiration ; et quand d'autres cherchent cette admiration dans le grand mouvement des astres, dans le miraculeux phénomène de la marche des mondes, et dans la contemplation de leur ordre parfait, c'était à observer les infiniment petits de l'œuvre des sept jours qu'il avait cherché, lui, son enthousiasme.

— Pour admirer, disait-il, j'ai regardé par le petit bout de la lorgnette, et le puceron émaillé qui fait son nid dans le pli d'une feuille de rose, m'a donné de merveilleuses visions.

On a présentement compris comment la pente de son caractère et

ses études l'avaient conduit à l'action dont nous venons de faire le simple récit.

III.

Presqu'une saison s'était passée depuis que les novices de la Visitation avaient reçu le dernier adieu de Marc-Ambrun. Un généreux automne avait succédé à un de ces étés que l'on ne connaît que dans les latitudes que nous avons aimé à décrire. Les vignes étagées qui terminent, au nord, l'éclatante décoration de la province valencienne, pliaient sous la pesanteur de leurs grappes. Tout était abondance sur la terre, tout était splendeur dans le ciel; mais, parmi les hommes, tout était colère.

Se souvenant des dernières paroles qui leur avaient été adressées par Marc-Ambrun, et quoique vouées au service d'une religion d'amour et de paix, craignant que les clameurs de tant de haine ne les rendissent plus Espagnoles qu'elles ne voulaient l'être, les religieuses de la Visitation s'étaient enfermées dans leur couvent, dont elles avaient résolu de n'ouvrir les portes qu'au nom de cette miséricorde déjà invoquée.

Un jour on était venu leur dire :

— Récitez les prières des agonisants. A compter du moment où ceci vous est demandé, un homme, qui n'est coupable que d'avoir fait son devoir de soldat, marche à la mort.

En effet, cette matinée-là, un prisonnier de guerre devait être fusillé. Quoique ces sanglantes exécutions se fissent ténébreusement d'ordinaire, aujourd'hui aucune des lugubres formalités ne devait être épargnée au patient. Au moment le plus décidé de la lutte où nous sommes, quelques espions espagnols ayant été passés par les armes dans l'armée française, un corps de *guerillas*, qui tenait la province, avait décidé qu'on rendrait aux premiers prisonniers qui seraient pris cérémonie pour cérémonie, mort pour mort.

Ici, il est essentiel de rappeler que tout au commencement, ayant à dessiner le paysage où devaient se passer les quelques scènes que nous avons contées, il a été parlé de l'effet des riantes plantations du caroubier. A Biar, le caroubier forme la promenade des grandes routes; dans les champs, il court le long des ruisseaux, il s'étale en groupes de petits bois le long des collines. Partout il donne aux hommes ses fraîches ombres, et son fruit allongé renferme une pulpe savoureuse dont on nourrit les bestiaux.

Or, parmi ces arbres, il en est un célèbre et qui attire encore aujourd'hui la curiosité des voyageurs dans la province où nous sommes.

Juste contre la muraille d'un vaste clocher carré où s'adosse la chapelle des pieuses filles dont nous avons eu à nous occuper, s'élève, ou plutôt court et monte, sur un terrain en pente, le plus vigoureux et le plus pittoresque des arbres de l'espèce dont nous parlons. Il offre un de ces phénomènes qui sont particuliers à quelques grands végétaux de l'Inde. Parfois, sous l'effort des vents d'hiver, le caroubier est arraché de la terre, et si, alors, l'indolence naturelle aux Espagnols le laisse couché où il est, il arrive que chaque branche s'amollit à l'humidité du sol et y jette des racines, qu'ensuite chaque rameau qui part de ces racines nouvelles monte à quelques pieds de hauteur, et que, plus tard, l'extrémité de ce rameau, attiré vers la terre par le poids des fruits, s'y attache encore et s'y reproduit pour monter de nouveau ; en sorte que ces branches et ces rameaux, tordus en spirales, arc-boutés sur chacun de leurs supports, faisant grimper leurs lignes sarmenteuses avec le sol, quand le sol est ondulé comme ici, on dirait, de loin, d'autant de portiques inégaux dont se sont emparées les plantes grim-pantes, ou d'autant d'ogives dont la courbure et les colonnettes, vigou-reusement pamprées, vont donner passage aux anciennes apparitions des légendes oubliées.

C'était contre le tronc noueux de cet arbre ainsi disposé que, déjà, plusieurs Français s'étaient agenouillés pour y recevoir la mort. Peut-être cet endroit avait-il été choisi par une cruelle ironie contre la communauté de la Visitation, dont on savait la pitié, et que l'aveugle fureur du moment avait fait nommer : LE COUVENT DES EMBAUCHÉES.

L'heure était venue. Les populations de la campagne se pressaient sur la route où le prisonnier marchait d'un pas ferme au lieu du supplice. Au second étage du clocher, dont les premières assises se parent de la fantastique verdure de ce caroubier qui attire les regards, à ce second étage, disons-nous, plusieurs novices de la Visitation font tinter la cloche qui demande la dernière prière. Elles se succèdent avec douleur, reprennent deux à deux et par couples alternés ce triste et pieux travail. Du lieu où elles sont placées, leur regard s'étend sur un des plus beaux points de vue du monde, et, à l'aspect de tant de richesses et de cette vie de Dieu qui se montre de toutes parts, ces enfants ne peuvent croire que ce soit pour personne l'heure de mourir.

Mais tout à coup, au coude de la route, le peuple, l'escorte de *guerillas* et le prisonnier apparurent. Une acclamation avertit celles qui tenaient encore la corde de la cloche. Le glas cessa de sonner, et précisément, la terreur, qui les eût fait fuir, les retint clouées sur place : instinctivement elles regardèrent.

— Le voilà ! dirent-elles en portant chacune la main à leur cha-
pelet.

— Comme il semble jeune !

— Comme il paraît courageux !

— Sa tête est nue par ce soleil ardent !

— Est-ce un soldat ?... est-ce un officier ?...

— Qui pourrait le dire ? son habit militaire est retourné sur ses
épaules.

— C'est que c'est là un signe de dégradation et d'ignominie.

— Mon Dieu ! dirent-elles toutes ensemble.

Et leurs genoux allaient fléchir. Mais, à ce moment, le prisonnier ayant levé la tête, et de sa main ayant rejeté en arrière sa chevelure en désordre :

— Marc-Ambrun !... fut-il dit dans une même parole d'angoisse ;
Marc-Ambrun !...

Et puisant leurs forces dans leur désespoir, elles se précipitèrent jusqu'à la chapelle où priaient les autres novices et les mères supérieures.

— C'est lui ! dirent-elles.

— C'est lui, mon Dieu ! fut-il répété sans plus d'explication ; car tout avait été appris à cette parole, et l'accent avec lequel elle avait été dite, avait nommé celui que les plus jeunes appelaient leur frère, celui que les plus avancées en âge nommaient leur fils.

Cependant, du milieu de la chapelle où elles demandaient à Dieu de les inspirer, on pouvait entendre le pas mesuré de l'escorte qui avançait au dehors, et les vifs piétinements de la multitude qui choisissait sa place.

— Venez-nous en aide, mon Dieu ! s'écria une des mères dont l'oreille alla se coller contre une porte qui donnait sortie sur la campagne.

— Halte ! fut-il commandé tout près du caroubier.

— Enfin, nous y voici ! dit le prisonnier.

— Priez et commandez le feu, si bon vous semble, dit le chef des *guerillas* à Marc-Ambrun.

— Je prierai, mais je ne commanderai pas le feu, répondit celui-ci.

— Vous êtes donc moins brave que vos camarades ?

— Chacun a sa façon d'être brave, et comme la mienne ne ressemble pas à celle de tout le monde, je demanderai qu'un mouchoir soit mis sur mes yeux.

— Ah ! ah ! tu as peur !

— Oui, peur de mourir avec regret, en voyant la nature si belle ! peur, parce que mes yeux se portent, involontairement, sur des lieux qui me sont tout souvenir, et qu'en ce moment, il me faut regarder au fond de moi-même le ciel et l'éternité.

Les religieuses comprirent que les regards de Marc-Ambrun se portaient dans la direction des ruches, et leurs larmes tombèrent en même temps que le médecin en laissant échapper une que ses mains garrottées l'empêchèrent d'essuyer.

— Un mouchoir pour ce poltron ! dit le chef des *guerillas* en s'adressant aux femmes qui étaient venues voir ce supplice.

Il se fit un silence, aucune Espagnole ne parut vouloir rendre ce dernier service au Français.

— Allons, à genoux ! reprit le chef.

Un mouchoir blanc tomba tout près de Marc-Ambrun ; on n'aurait su dire d'où il était venu.

Et, toutefois, à l'instant où on allait le placer sur ses yeux, le patient aperçut que, à l'un de ses coins, était brodée une abeille.

— Dieu veut que j'aie à lui avec la pensée d'une bonne action, dit-il en laissant tomber ses deux genoux sur la terre.

Marc-Ambrun fut mis en joue.

On en était à cette minute de silence et d'attente, où l'on pourrait dire que la mort passe sur tous pour s'arrêter sur un seul. Quelle que fût sa haine contre les Français, prenant, enfin, en pitié la victime, et peut-être aussi se prenant en pitié lui-même, le chef des *guerillas* dit tout bas à ses soldats que son sabre donnerait le signal de faire feu.

Alors, la pointe appuyée contre terre, le sabre monte et commence à décrire la courbe fatale dont le brusque arrêt envoyait la mort.

Tout à coup, un bruit étrange s'entendit : ce fut comme un souffle imprévu. Le caroubier frissonna dans tout son feuillage ; puis, à la même seconde, au bas, au haut, sur les côtés de ses portiques de verdure, partout sur les pentes où s'ouvraient ses fantastiques arceaux, plus de cent jeunes filles apparurent, bravant la mort ; cent robes blanches glissèrent devant Marc-Ambrun, et placèrent entre lui et le canon des carabines, comme une cloison humaine, derrière laquelle il disparut.

Le céleste envoyé, qui arrêta le glaive d'Abraham au moment où il descendait sur la tête de son fils, ne fut pas plus prompt que ces jeunes filles, devant lesquelles se tenaient courageusement debout deux de leurs mères, comme au milieu des anges du ciel apparaîtraient les grandes et nobles figures de la pitié et du pardon.

Sauvé par la généreuse, et tout à la fois périlleuse inspiration des pieuses femmes dont il avait été le bienfaiteur, en janvier 1809, Marc-Ambrun paraissait aux Tuileries devant Napoléon.

— Monsieur, lui disait l'empereur, pour vous être montré un homme courageux parmi mes soldats, et un habile et dévoué médecin parmi mes malades, vous êtes baron de l'Empire.

— Dieu est grand, sire, répondit Marc-Ambrun, avec son sourire le plus heureux ; mais, n'en déplaise à Votre Majesté, je suis baron de l'Empire pour avoir été LE MÉDECIN DES MOUCHES.

JEAN LAFITTE.

Courrier des Théâtres.

Tu te souviens, sans doute, bonne et chère sœur, de ces représentations de l'Opéra pendant lesquelles la salle entière était enivrée par le talent et l'art merveilleux que Duprez apportait dans l'exécution de ces rôles fameux d'Eléazar, de Raoul et d'Arnold. Tu te souviens aussi des émotions qu'éprouvait la fille du grand chanteur chaque fois que le père faisait sortir de sa poitrine l'une de ces notes qui ont porté si haut sa réputation. Eh bien ! cette jeune fille, qui, hier encore, n'était qu'un enfant, est aujourd'hui une artiste à réputation, dont le nom est prononcé avec enthousiasme par les plus jolies bouches, dont la présence est saluée par les applaudissements des mains les

plus blanches, et dont le talent est proclamé par le public le plus blasé et le plus difficile du monde, le public du Théâtre-Italien de Paris.

Pour atteindre ce but tant désiré, il a suffi à mademoiselle Caroline Duprez de se faire voir et de se faire entendre.

Lucie, cette poétique conception de Walter Scott et de Donizetti, était la pièce de début de la jeune chanteuse.

L'entrée de *Lucie* est précédée, tu le sais, d'un prélude de harpe qui dure assez longtemps ; pendant l'exécution de ce morceau, la curiosité de la salle était poussée au point que les dames les mieux placées se tenaient à moitié debout pour voir plus tôt paraître celle dont le nom avait attiré tout ce que Paris renferme d'artistes, de gens du monde et d'étrangers de distinction.

Ah ! je l'avoue, il faut une grande fermeté de caractère et être bien sûre de soi pour oser paraître, pour la première fois, devant un public dont la curiosité est surexcitée à ce point.

La débutante, qui possède l'énergie et la volonté de son père, ne s'est pas laissée dominer par ces vaines appréhensions ; elle s'est présentée avec l'aisance d'une jeune fille qui viendrait au-devant d'une compagne amie ; elle se disait, sans doute, à elle-même : Je suis jolie, j'ai du talent ; que dois-je craindre ? Avec ces deux qualités, dont je suis redevable à Dieu, n'est-on pas bien reçue partout et par tous ? Elle ne s'est pas trompée, son apparition a été saluée par une double salve d'applaudissements, qui ont été toujours en augmentant, jusqu'à la fin de la pièce.

Ce beau rôle de *Lucie* a été non-seulement bien chanté, mais encore admirablement joué par la débutante, qui a donné à ce personnage un cachet inimitable de poésie et de distinction. La cavatine du premier acte, et le duo dans lequel les deux amants se font, près de la fontaine, des adieux si touchants, ont été rendus avec une admirable perfection ; mais, pour moi, le triomphe de mademoiselle Caroline Duprez est la scène de folie au troisième acte. Habitué à voir jouer ce personnage par des chanteuses surannées, quelle n'a pas été mon émotion, comme l'émotion de tous, quand cette amante infortunée, privée de la raison, nous est apparue sous les traits angéliques de la débutante, qui avait pour tout signe extérieur de folie les cheveux flottant sur les épaules, et de beaux yeux levés vers le ciel, comme pour dire à Dieu : Pourquoi suis-je si malheureuse ? Le chant, je n'en dirai qu'un mot : c'est la perfection. Quatorze fois rappelée pendant le cours de la représentation, des fleurs et des couronnes en profusion, voilà le résumé de cette soirée mémorable, qui a dû rendre le professeur aussi heureux que l'élève, et le père aussi heureux que la fille.

L'Opéra nous a donné son nouveau ballet attendu depuis si longtemps. *Paquerette* est le titre de cette production chorégraphique. C'est un bien joli nom que celui de cette simple et modeste fleur des champs ! Madame Cerito, avec sa grâce, sa légèreté et la fraîcheur de son doux visage, pouvait seule se permettre de paraître devant le public parée d'un tel nom. — Au premier acte, la scène est remplie par une foule de paysannes occupées des travaux de la moisson ; la plus jolie se nomme *Paquerette*. Tous les garçons du pays lui font la cour ; parmi tous ces adorateurs, elle n'a remarqué qu'un jeune ouvrier menuisier que la loi du recrutement vient lui enlever. — Au

deuxième acte, Paquerette ne pouvant se consoler de l'absence de celui qu'elle aime, se déguise en homme pour se faire incorporer dans le régiment auquel appartient son fiancé. Le sergent chargé de l'incorporation des recrues, voit bientôt quel est le conscrit dont l'éducation lui est confiée; jamais, dans sa longue carrière de soldat, il n'a rencontré de jeune volontaire ayant les mains si blanches, les formes si arrondies, le regard si doux; au lieu de le rudoyer en le faisant passer sous la toise, il lui prend la taille, lui touche amoureusement les cheveux, l'invite avec la plus charmante politesse à se tenir droit. Pendant cette scène, très-amusante et parfaitement rendue par madame Cerito et Berthier, survient le jeune menuisier que nous avons vu tout à l'heure partir pour la guerre; il reconnaît bientôt sa blonde Paquerette sous les traits du jeune conscrit. Il trouve mauvaise la familiarité de son sergent, il le menace le sabre à la main. La loi militaire étant inflexible, le pauvre menuisier est mis en prison, d'où il ne sortira que pour aller devant un conseil de guerre qui le condamnera à être fusillé. Paquerette, appréciant la gravité des dangers que court son fiancé, se hâte de reprendre ses habits de femme, et, dans une scène de la plus adorable espièglerie, elle parvient à s'emparer de la clef qui doit ouvrir la porte du cachot où le coupable est enfermé.

Le prisonnier rendu à la liberté s'éloigne en toute hâte du lieu où sa vie est en péril. Brisé par la fatigue, il s'endort sur un banc de pierre; pendant son sommeil, il fait un rêve délicieux et capable de lui faire oublier toutes les émotions pénibles qu'il a dû éprouver.

C'est ici que doit s'arrêter mon compte-rendu, car je ne saurais mieux faire que de te dire, bonne et chère amie, que l'Opéra a déployé, dans la mise en scène des tableaux qui se déroulent devant les yeux éblouis des spectateurs, toutes les richesses de ses costumes et de ses décorations, qu'il a groupé avec un art infini toutes les délicieuses jeunes filles qui forment son personnel dansant, et que ce nouveau ballet qui finit, tu l'as déjà deviné, par un mariage, et qui est dansé et mimé admirablement par Saint-Léon et mesdames Cerito, Robert et Taglioni, aura un succès qui rappellera ceux de *Giselle* et de la *Sylphide*.

Madame Georges Sand qui, par *François le Champi*, pièce représentée avec tant de succès à l'Odéon, s'était révélée comme auteur dramatique de premier ordre, vient de faire représenter *Claudie* à la Porte-Saint-Martin. Ce nouvel ouvrage est le digne pendant de son aîné. Il aura, comme lui, plus de cent représentations très-fructueuses, et grandira encore le nom de son auteur.

L'Opéra-Comique, avec la *Dame de Pique*; les Français, avec mademoiselle Rachel, et les débuts de mademoiselle Brohan, dans l'ancien répertoire; le Gymnase, avec ses jolies pièces, ses charmants acteurs et sa salle embellie; les Variétés, avec Arnal, Hoffmann, Leclerc et Bardou, font salle comble tous les soirs.

Les bals de l'Opéra promettent d'être très-suivis cette année; six grandes semaines nous séparent encore du Carnaval, et déjà la foule se presse pour applaudir Musard et son admirable orchestre.

Si la température continue à être douce, les bois et les prés retrouveront bientôt leur verte parure, les fleurs de ton jardin ne se feront pas longtemps attendre; alors

ton séjour à la campagne va te paraître plus supportable, et ce sera mon tour de te porter envie, en attendant que les soins que je dois à mes fidèles abonnées me permettent de prendre une petite vacance pour aller t'embrasser.

Z. BOUREY.

Revue des Modes de la Saison.

Savez-vous, madame, que ce serait une rude et longue tâche, par ce temps de fêtes, de bals, de plaisirs, qui court, s'il me fallait vous rendre compte de toutes les gracieuses toilettes, et vous décrire les adorables silhouettes qui, depuis plus d'un mois, tourbillonnent autour de votre servante; savez-vous que j'aurais bien de la peine à me reconnaître dans ce dédale aux mille séductions, et plus inextricable que celui d'Ariane, si je n'avais heureusement pour me guider et prononcer sur moi le *fiat lux*, la gracieuse fée qui préside à la destinée du *Conseiller des Dames*; petite fée, aimable et bonne, qui a nom *bienveillante*, et que vous nous envoyez chaque mois dans votre correspondance, si remplie d'éloges indulgents et de fraternels encouragements; soyez bénie, petite fée, et dites-nous aujourd'hui ce que vous avez vu de plus séduisant, afin que nous le décrivions à notre tour.

Je sais que vous avez vu des flots de gaze et de dentelle, de dentelle surtout, car cette dernière richesse est de plus en plus en faveur, si bien même, que le plus aimable présent que l'on ait pu faire à une femme au 1^{er} janvier cette année, a été bien certainement une garniture de dentelle, comme, par exemple, certaine Berthe d'Angleterre, de ma connaissance, et qui a bien son prix.

On met donc de la dentelle partout, on en met aux robes, en échelles, en volants, en pellerine, etc.; aux coiffures, en barbes, en demi-voilette, etc., et jusqu'aux sorties de bal que l'on *illustre* des réseaux les plus splendides, même de points d'Alençon, la plus noble, la plus rare des dentelles!

Voici donc ce que nous avons vu, des dentelles et encore des dentelles! Que voulez-vous, il fait si peu froid que c'est à peine si l'on songe aux fourrures; on en porte cependant, et pour remplacer une trop grande abondance que la douceur de la température repousserait, on est très-difficile sur la qualité, et les fourrures de grand prix sont seules admises.

Parmi les toilettes de bal qui ont fait sensation parmi les plus gracieuses, je vous citerai d'abord une robe de satin jaune clair, garnie de trois volants de point d'Angleterre; chaque volant était séparé de son voisin par une ruche de ruban de la nuance de l'étoffe; et à la tête même du volant était attaché un petit bouillon de tulle Bruxelles, faisant nuage.

La Berthe à double rang et les engageantes, tombant jusqu'au coude, étaient naturellement en point d'Angleterre, pareil à celui des volants.

Puis, une robe de mousseline des Indes, de la plus grande finesse, et garnie de trois

volants pareils, mais ses trois volants étaient exhaussés vers le pied, d'une dentelle haute de 10 centimètres, et froncée sur le volant même, de sorte que si le volant avait 4 ou 5 mètres de tour, la dentelle en avait 7 ou 8 ; c'était d'une richesse inouïe ; la robe coupée à la vierge avait une demi pellerine, arrondie de dentelle, des sabots de dentelle descendaient jusqu'à l'avant-bras. Cette ravissante toilette semblait détachée d'un ancien pastel.

Je vous ferai ici une importante observation : les robes s'ornent de volants, de bouillons, de garnitures rondes, en un mot, mais les devants ornés seuls, les tabliers, etc., ne sont plus de mise ; à peine souffre-t-on quelques *échelles*, et encore je serais portée à croire qu'on ne les tolère qu'en faveur de la dentelle qui leur sert de passe-port.

Les coiffures se font beaucoup moins tombantes que l'année dernière ; les fleurs naturelles sont d'un grand luxe, et parmi les fleurs artificielles, les roses mousseuses sont fort recherchées ; elles forment cet hiver la coiffure la plus distinguée et de meilleur goût. Ceci ne fait que sanctionner mon assertion de tout-à-l'heure sur les coiffures, moins *serpentes* qu'autrefois, car la rose mousseuse est de sa nature peu grim-pante, et si elle a la grâce et la flexibilité de la liane, elle n'a pas cependant sa désin-volture... un peu échevelée, il faut l'avouer.

La coiffure à la Marie Stuart, la coiffure *Chambord* et les bandeaux bouffants sont les plus distingués pour jeunes femmes. Les Clarisse Harlowe vont admi-riablement aux toutes jeunes personnes et aux fronts nobles et purs.

Après vous avoir parlé de fêtes, de bals, de coquetterie, voulez-vous bien me per-mettre de vous parler *détail de ménage* et confortable intérieur ?

Il ne suffit pas d'être une gracieuse femme, d'avoir une fraîcheur éblouissante et une santé rayonnante, il faut pouvoir garder tous ces précieux trésors ; et pour cela, il faut éviter les refroidissements, les imprudences, causes de rhumes, de toux, que sais-je ? Le froid aux pieds, surtout, est fatal aux femmes, et cependant, quelle femme n'a pas pour ainsi dire constamment froid aux pieds !.. Permettez-moi donc, mes belles lec-trices, de vous parler des nouveaux chauffe-pieds hydrauliques. Rien de bon, d'hy-giénique comme ces charmants et commodes appareils, dont on a su faire un meuble de luxe, et qui est si loin de l'ignoble chauffette, qu'il semble presque devoir être le complément obligé du boudoir d'une jolie femme.

Ces chauffe-pieds furent admis à l'exposition de 1849, admirés du public et brevetés du gouvernement ; mais, malgré cela, quelques-unes d'entre vous ont pu les oublier. Permettez à votre conseiller, Madame, de vous donner un conseil dans l'intérêt de votre santé, de votre beauté, celui de vous les rappeler en temps utile.

Pourquoi ne causerions-nous pas, dès à présent, Madame, de toilette de printemps ; et pourquoi non ?.. Si vous avez le désir d'avoir une robe brodée, et si vous voulez surtout avoir le plaisir de la faire vous-même, il est temps de commencer.

Voici ce qu'il faudra faire pour une robe de Nanzou.

Ce n'est pas, comme vous le savez, une robe de toilette ; par conséquent, elle doit se faire tout unie, sans volants, sans garniture trop voyante. Vous la taillerez donc, soit en redingotte, soit en robe fermée, ce qui sera un peu plus habillé.

Pour redingotte, la broderie sera une guirlande légère qui tournera autour de l'our-

let, et commencera au-dessus, même sans distance. Bien entendu que la broderie se fait sur la jupe même.

Le corsage de la redingotte est ouvert, et la guirlande, plus petite, l'encadre tout autour ; quelquefois, on place sur l'ouverture des petites traverses d'étoffe à la suisse, et brodées comme le reste.

Pour robe fermée, la broderie se place en tablier, descend en s'élargissant jusqu'au bas de la robe ; rien au-dessus de l'ourlet.

La broderie se rappelle en plastron sur le corsage entièrement fermé. Pour les deux corsages, les manches se coupent de même, entr'ouvertes du bas, et entourées de broderies.

LOUISE BOYELDIEU D'ÀUVIGNY.

Economie domestique des Dames.

CONSEILS ET OUVRAGES DIVERS.

De l'Ameublement. (Suite.)

CHAMBRE A COUCHER.

Il semblerait peut-être plus rationnel, Madame, de commencer par l'anti-chambre la description de votre appartement, de suivre ainsi l'ordre naturel d'introduction, et de n'arriver qu'à la longue dans le sanctuaire de votre chambre à coucher, plutôt que de sauter à pieds joints sur les préliminaires et de me trouver tout de suite au centre de votre vie intérieure ; mais bien des demandes nous ont été adressées, et ces demandes ayant trait aux meubles de cette pièce de l'appartement, nous nous empressons d'y répondre aujourd'hui, nous réservant de revenir ensuite dans les autres parties de la maison qui sont, par nous, mises en réserve et non négligées.

La chambre à coucher de toute femme, quelle que soit sa position dans ce monde et l'état de sa fortune, doit être simple, sans luxe prétentieux, sans aucun de ces ornements, de ces futilités trop élégantes qui ne conviennent qu'aux pièces d'apparat. Tout doit y être grave, sévère, digne comme la femme, la mère de famille qui l'habite. C'est un lieu de prédilection, un lieu que j'appellerai *saint*, et où vos amies intimes seules sont admises. Celles-là vous connaissent bien, c'est vous qu'elles aiment, qu'elles recherchent, et vous n'avez pas besoin, pour les attirer, de vous entourer d'éclat, de luxe, de clinquant. C'est la bonne et sincère amitié qui vient vous y trouver ; les visites officielles, les relations cérémonieuses, le monde et son appât s'arrêtent au seuil qu'il n'ose franchir ; traitez donc l'amitié comme elle le demande, sans faste et avec une franche et cordiale simplicité ; que tout soit parfaitement confortable, disposé pour la causerie, que l'on se trouve bien chez vous, car là vous êtes plus encore réellement chez vous ; que l'on ait peine à se lever, à vous quitter, tant on se trouve commodément assis, appuyé et disposé à la confiance ; que l'amie qui a le privilège de la chambre à coucher, refuse de causer dans votre salon ; qu'elle dise : *entrons chez toi*, on y est bien mieux ; *d'ailleurs*, j'ai quelque chose à te dire...

Voilà le triomphe de la chambre intérieure, qu'elle soit comme la chambre nuptiale des temps antiques, que l'œil seul de l'époux connaissait. Pénélope reconnut Ulysse à la description qu'il lui fit de cette chambre sacrée, où lui seul avait pu pénétrer.

Nous ne sommes plus aux temps antiques, et la civilisation, en rétrécissant nos appartements, nous a obligées à moins de rigueur ; mais à présent comme alors, que notre chambre à coucher indique le respect auquel nous avons droit, que les ornements en soient sim-

ples, sévères, de bon goût: que ceux qui y entrent sentent que c'est un lieu béni, où l'on doit, pour ainsi dire, parler bas et le front découvert.

Mais cette simplicité dont je parle, n'exclut en aucune manière l'élégance et la recherche; l'élégance dans le bon goût et l'harmonie des meubles, la recherche dans le choix de leur forme et la beauté de leur exécution. Les fauteuils, par exemple, doivent être grands, larges, forts; les chauffeuses commodes, moelleuses, bien élastiques, elles doivent inviter au repos, je dirai presque à la nonchalance. Et qu'on me permette ici un regret en faveur d'un meuble de mon jeune âge, ces bonnes et larges bergères de nos mères, où l'on était si bien, si à l'aise, même assise dans le petit coin, à côté de la maman!... où l'on dormait si profondément à demi cachée dans la plume du coussin. Il me semble voir encore la belle chevelure blanche de mon père, épanouie sur le dossier de la bergère, lorsqu'il faisait la sieste après son dîner, et ses bras reposant bien commodément sur les appuis de son fauteuil!... Comme son sommeil semblait paisible, *commode*... Comment ferait-il aujourd'hui, avec nos appartements rétrécis et nos meubles étriqués?... Et puis, nous avons besoin à présent de tant de sortes de meubles! il faut bien rogner un peu sur l'étendue de tous. Mais faisons-les alors, dans leur petitesse, aussi commodes que possible; que nos chauffeuses, nos chauffeuses, soient élastiques, confortables.

Je répondrai ici à une gracieuse demande qui m'a été faite. Les fauteuils, que j'appellerai plats, bien qu'élastiques, mais sur lesquels l'étoffe se trouve tendue, les chaises gondoles, etc., sont fort bien en tapisserie pleine. Pour les fauteuils Voltaire, les bandes de velours, enroulées de bandes brodées, sont du plus heureux effet. Mais pour les chauffeuses, les meubles rembourrés, je conseillerai plutôt les étoffes unies, les damas, les velours, etc. Votre travail perdrait beaucoup à être martyrisé par le piquage qui, de son côté, s'exécuterait moins bien sur une tapisserie, toujours moins moelleuse qu'une étoffe unie. D'un autre côté, la chauffeuse ne laisse souvent pas voir de bois, et outre que ce serait un travail très-grand, que celui de la housse entière, ce ne serait pas non plus très-gracieux.

D'après ce que je viens de dire, on voit que les fauteuils et les chaises de la chambre à coucher, ne sont pas de couleur uniforme, puisqu'une partie d'entre eux sont l'ouvrage de leur propriétaire.

Il n'en est pas de même des rideaux et des tentures. Mais il y a déjà longtemps que nous causerons, on m'accorde peu de place, et nous remettrons ce chapitre au mois prochain, où nous causerons aussi de la literie.

Je dirai seulement à la dame qui a bien voulu me le demander, que la taie d'oreiller doit avoir environ 70 centimètres carrés. Mais elle fera bien de chercher à avoir la mesure exacte de l'oreiller en question, parce qu'il y en a qui sont plus longs que larges. Les coins sont presque carrés, l'extrême pointe seule s'arrondit. La garniture doit avoir 7 centimètres de haut, le rempli compris, on la pose à plat tout autour, excepté à 7 centimètres avant les coins, où elle se fronce assez pour former, étant repassée, des tuyaux bien marqués; il faut 4 mètres 50 centimètres de garniture pour un oreiller ordinaire.

L'oreiller de l'enfant se garnit de même; il a 30 centimètres de long et 20 de large. La garniture a 5 centimètres de hauteur, il en faut 1 mètre 1/2.

Cet oreiller sert à promener l'enfant sur les bras, dans les premiers jours de sa naissance; quant à celui du berceau, nous en parlerons plus tard.

L. B. D'A.

Lettres sur l'Éducation.

A MADAME L..., AU CHATEAU DE G...

Vous m'avez demandé, madame, quelques conseils pour diriger l'éducation de votre chère petite fille... Le ton gracieux de votre lettre, vos sages et prudentes réflexions, et surtout ce tact exquis que vous possédez si bien, prouvent que personne plus que vous n'est capable d'entreprendre et de mener à bien cette tâche difficile. Mais puisque vous voulez bien vous adresser à mes faibles lumières, je tâcherai de vous aider un peu, autant qu'il sera en mon pouvoir, et à nous deux, je l'espère, nous rendrons digne de vous la charmante enfant que l'on aime sans la connaître et à cause de vous.

J'ai pris pour vous répondre la voie du Journal, pensant que le petit cours d'éducation que nous allons parfaire à nous deux, pourrait intéresser les autres dames, nos Abonnées,

et qui, comme vous, bonnes et tendres mères, s'occupent sérieusement de l'éducation et de l'avenir de leurs enfants.

Les bonnes impressions se forment dans l'enfance, c'est-à-dire de six à douze ans, et ces impressions ne s'effacent jamais, du moins entièrement, il en reste toujours quelque chose... Et si parfois, dans le monde, un homme semble avoir oublié les sages conseils dont on entourait son berceau, cet oubli, croyez-le bien, n'est que superficiel, et rentré dans la solitude, lorsqu'il se retrouve face à face avec lui-même, le souvenir de ses premières et innocentes années vient réveiller sa conscience mal endormie, et ce souvenir, tel faible soit-il, suffit souvent pour le ramener au bien.

« Les habitudes que l'on prend dans les premières années de la vie, dit madame Saunders, soit en bien, soit en mal, restent et deviennent difficiles à déraciner. Elles s'attachent à l'âme et grandissent avec elle, comme une liane longue et flexible, qui entoure l'arbuste et grandit avec lui. »

Tout cela nous prouve donc la nécessité de diriger sagement, prudemment la première éducation des enfants... Tout ceci nous indique combien il est important de les mener vers le bien, de combattre leurs petites inclinations mauvaises, mais avec douceur, avec affection, de manière à ne pas les effrayer de leurs devoirs, mais à les leur faire aimer... Et pour cela, je ne répéterai pas seulement cette phrase banale, qu'il faut prêcher d'exemple; toutes nous savons cela, mais je dirai, qu'avant toute chose, la mère doit s'appliquer à inspirer à son enfant une confiance sans bornes, et pour cela que la mère soit accessible à toute heure du jour; que l'enfant sache que toujours il la trouvera disposée à répondre à ses petites questions. Il en arrivera au point qu'il ne se trouvera bien qu'auprès d'elle, qu'il n'y aura pour lui ni plaisirs, ni joies, si sa mère ne les partage, et qu'il ne saura rien accepter sans la sanction maternelle! Quelle plus chère récompense alors du si doux esclavage que la mère s'esera imposé!... et permettez-moi, madame, de vous citer encore ici les paroles d'un digne vieillard, que j'ai le bonheur de connaître, le bon abbé Pascal, un des ecclésiastiques les plus remarquables du clergé de Paris: « Est-il, je le demande, un charme supérieur à celui qu'éprouve une mère à laquelle sa conscience rend le doux témoignage de bien remplir son devoir à l'égard de ses enfants?... Elle les voit grandir, se développer, sous ses yeux, et alors quelles espérances ne fait pas briller à ses yeux cet amour dont son cœur surabonde! Tout sourit dans l'avenir à la mère qui, en élevant ses enfants, n'a vu dans ce même avenir que la réalisation de leur véritable bonheur et la consolation de pouvoir se rendre à elle-même ce doux témoignage: j'ai rempli, du mieux possible, un devoir sérieux. »

Je terminerai par cette citation, madame, remettant au mois prochain le plaisir de causer plus amplement avec vous.

L. B. D'A.

Salmis de bécasse.

Faites rôtir votre bécasse et conservez-en bien le jus: lorsqu'elle est aux trois quarts cuite, retirez-la du feu et faites-la refroidir.

Mettez, dans une casserole, un peu d'huile, et faites revenir des petits oignons, des morceaux de lard en dés et des croûtes de pain en pointes. Il faut, de préférence, je dirai presque c'est indispensable, prendre du lard fumé. Quand le tout est bien revenu, vous le retirez, et vous faites, dans l'huile, un petit roux, que vous mouillez avec du bouillon, du vin blanc, et du jus que vous avez conservé de votre bécasse. Vous mettez du sel, du poivre et un bouquet de thym, laurier, persil.

Vous jetez ensuite, dans cette sauce, votre bécasse découpée, ainsi que les oignons, le lard, et des champignons. Vous laissez cuire une demi-heure.

Vous dresserez en couronne avec vos croûtes de pain que vous avez réservées; les ingrédients se placent au milieu.

Pudding aux pommes.

Prenez une livre de farine, une demi-livre de panne de bœuf, que vous écraserez très-fin, en ayant bien soin d'enlever tous les filaments qui pourraient être restés sur la panne. Vous pétrissez ensuite votre pâte, avec un peu de sel et de l'eau froide. Lorsqu'elle est parfaitement mêlée, vous l'étendez une seule fois avec le rouleau, pour qu'elle ne soit pas trop mince.

Vous prenez ensuite un bol de porcelaine, que vous choisissez un peu fort, et vous étend-

dez votre pâte dans le fond du bol, comme si vous en vouliez prendre la forme intérieure; mais il faut que votre pâte soit beaucoup plus grande que votre bol, et voici pourquoi :

Vous coupez en très-petits morceaux des pommes de reinette, après les avoir pelées; vous les saupoudrez de sucre, et vous placez vos fruits, ainsi apprêtés, dans votre pâte et dans le bol. Vous en mettez beaucoup, de manière à ce que votre pudding soit presque aussi fort au dehors qu'au dedans du vase. Vous recouvrez vos pommes avec votre pâte, en ayant soin de bien les envelopper. Vous placez votre bol au milieu d'une serviette, dont vous relevez les quatre coins, que vous attachez solidement et assez serrés pour que le pudding soit bien maintenu.

Vous descendez cette serviette dans un chaudron d'eau chaude, un peu salée, et vous laissez cuire pendant trois heures.

Je vous ferai observer qu'il est très-important de tenir votre bol suspendu dans le chaudron, afin que la serviette ne brûle pas, et pour cela, il vous faudra passer dans le second nœud, fermé par les quatre coins de la serviette, un bâton du diamètre du vase qui est sur le feu.

Vous servez votre pudding dans le bol, sur la table; il se distribue aux convives avec la cuiller d'entremets.

On fait de même les puddings aux prunes et aux cerises.

Pâte de guimauve.

Prenez 240 grammes de gomme arabique bien blanche, en petits morceaux; mettez-la dans un pot de terre neuf avec un demi-litre d'eau. Placez le vase sur un fourneau, pour que cela puisse tiédir; laissez bien fondre pendant vingt-quatre heures au moins. Passez dans un tamis de soie.

Prenez une demi-livre de sucre, et mettez le tout dans une casserole d'office ou une bassine. Laissez mijoter trois heures. Batez six blancs d'œufs en neige avec une vergette d'osier. Après les trois heures, jetez tout doucement, en battant, dans le mélange sur le feu.

Quand le tout est bien délayé, renversez doucement votre pâte sur une planche saupoudrée de farine.

Laissez refroidir, et coupez par bandes; mettez dans une boîte de fer-blanc, avec de la farine.

Ponçage, ou manière de fixer sur l'étoffe le dessin de la broderie.

Nous rappellerons ici, succinctement, ce que nous avons dit à nos lectrices dans les années précédentes, sur la manière de poncer le ur broderie.

La première opération à faire est de *piquer* les contours du dessin avec une aiguille un peu fine. Il faut que les trous soient très-rapprochés les uns des autres : cette opération est très-longue, très-minutieuse, c'est un véritable ouvrage de patience lorsqu'il s'exécute ainsi; généralement, les dessinateurs se servent de petites mécaniques ingénieuses, faites exprès, et qui font vite et beaucoup mieux; mais comme ici nous écrivons pour les dames qui veulent poncer elles-mêmes, nous allons leur indiquer les meilleurs moyens de réussir.

Lorsque le piquage est terminé, on applique son dessin sur l'étoffe; puis on fait une composition de résine en poudre et de bleu d'indigo, que l'on écrase à sec sur un marbre, à l'aide d'une petite molette.

On prend ensuite un petit tampon de flanelle, que l'on nomme une *pomette*; on la frotte sur le marbre pour y prendre de la poudre préparée, et on la passe sur le papier piqué; le bleu traverse par les piqûres et vient se poser sur l'étoffe, où on le fixe ensuite avec un fer chaud.

Rien n'est plus simple que ce travail, mais il demande cependant des soins et une pratique qui ne s'acquiert pas de suite.

La préparation de la poudre exige de même de grands soins, et nous offrons à nos lec-

trices de leur indiquer les moyens de se procurer tout ce qui leur serait nécessaire pour le ponçage.

Tapisserie de jais.

Dans notre numéro de septembre 1850, nous avons indiqué à nos lectrices le moyen d'exécuter ce genre de travail.

Les dessins qu'il faut choisir de préférence, sont les fleurs un peu larges et unicolores, telles que les roses, les pivoines, les dahlia, etc. Souvent les dessins que nous donnons pour crochet ou filet, conviennent admirablement. Celui du mois de janvier, par exemple, bien que le jais soit d'une seule couleur, le miroitage formé par la lumière nuance le dessin, et forme le plus riche effet.

Nous n'avons pas besoin de rappeler à nos lectrices qu'il faut commencer par le fonds même de la tapisserie, et réserver la place des fleurs.

Dans un des mois prochains, nous nous proposons de donner des dessins pour ornements d'église.

Nettoyage de la dentelle noire.

Pliez vos dentelles à plis les uns sur les autres, passez un fil en haut et un en bas, de ce qui doit former un petit paquet; mettez-en un troisième au milieu, si votre dentelle est trop large.

Trempez dans de la bière, sans savon ni rien autre chose, votre dentelle ainsi arrangée; frottez-la bien, mais ne la rincez pas. Lorsqu'elle sera sortie de la bière, roulez-la dans un linge et repassez-la plus ou moins humide, selon que vous la voulez plus ou moins ferme.

Pour la repasser, posez-la à l'envers sur de la laine épaisse, et couvrez-la d'une grosse mousseline, pour éviter le brillant que laisse toujours un fer chaud.

FLEURS EN PAPIER.

Rose pompon.

Pour la rose-pompon il y a trois patrons de grandeurs diverses: le premier patron de pétales a 2 centimètres 1/2 de diamètre, le second 3 centimètres, et le troisième 3 centimètres 1/2; chacun de ces ronds se partage en six pétales.

On met deux rangs de la première grandeur; on le frise dans la main avec la pince. — La seconde grandeur se gaufre sur une pelote avec une boule; il en faut deux rangs. De la troisième grandeur l'on met quatre rangs que l'on gaufre sur une pelote avec la boule; puis on renverse en arrière l'extrémité supérieure de deux de ces quatre ronds.

Nous avons ainsi huit rangées de pétales pour une rose.

On les enfle l'une après l'autre sur un petit cœur vert, en ayant soin de coller un peu plus les premiers rangs que les derniers.

Pour former le calice, on enfle des araignes ou barbes vertes qui se trouvent sous les roses, puis un petit culot.

Le bouton se forme de deux ronds de la petite grandeur, que l'on gaufre avec la boule, et que l'on enfle sur un cœur vert; mais il faut avoir soin de coller de manière à ce que l'on voie fort peu le cœur. L'on gaufre ensuite une petite araigne avec la boule, et on l'enfile avec un petit culot.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

VISITES ET SOIRÉES. — La mise destinée aux visites se compose d'une capote formée d'un aunage de blonde et de bouillons de satin, avec bouquet de plumes sur le côté; d'une robe montante, genre Watteau, produite en velours plain, corsage allongé; plat, pourvu de petites basques tournantes, emboitant les hanches. Trois barettes traversent la poitrine et maintiennent les deux côtés qui s'écartent en cœur allongé. Une broderie au passé, mêlée de soutache, forme l'encadrement. Manches pagodes; sous-

manches Louis XIV. Mouchoir héraldique.

MISE DE BAL. — Coiffure à la Charolais, imitation de l'an 1718. Robe Watteau en mousseline de soie; corsage plat, à pièce de poitrine et revers progressifs; trois jupes, la première relevée par des châtelaines formées de brides de ruban, la deuxième agrafée par deux choux de fleurs, la troisième tombante; elles sont toutes trois bordées d'un ourlet progressif, recevant un large ruban de satin, passé à plat.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE BRODERIE.

- | | |
|---|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Dessin de tricot pour rideaux, dont l'explication est à la page suivante. 2. Manchepagole, broderie anglaise. 3. Eléonore, anglaise plumetis. 4. P. M., anglaise enlacée, plumetis. 5. P. R., anglaise enlacée. 6. Estelle, anglaise mat. 7. P. J., gothique feston sur application de tulle. 8. Ecusson au plumetis, avec les lettres V. L. enlacées. 9. V. P., anglaise enlacée, plumetis. 10. Ecusson au plumetis, avec lettres L. F., gothique mat. 11. Col d'enfant, broderie anglaise. 12. Constance, anglaise, plumetis et œillets festonnés. 13. Ecusson au point de chaînette, avec Eugénie, anglaise mat. 14. Emma, gothique plumetis riche, avec ornements. 15. L. G., anglaise enlacée, plumetis, avec ornements. 16. Charlotte, anglaise au point de feston, et broderie anglaise pour aller avec le | <ol style="list-style-type: none"> mouchoir donné au mois de septembre. 17. Ecusson au plumetis et œillets festonnés, avec Baptistine, anglaise mat. 18. Aline, anglaise plumetis. 19. H. S., broderie anglaise et feston. 20. Méry, anglaise plumetis très-riche et point d'arme. 21. Ecusson au feston, avec les lettres L. G. 22. A. M., anglaise enlacée, plumetis. 23. A. C., anglaise enlacée, plumetis. 24. A. D., gothique enlacée, plumetis. 25. Bande anglaise pour jupon, taie d'oreiller, etc. 26. Manchette, broderie anglaise. 27. Victorine, gothique mat. 28. Julie, gothique mat. 29. Henriette, gothique mat. 30. J. M., anglaise enlacée. 31. Héloïse, gothique mat. 32. Feston mat, pour jupon, mouchoir, etc. 33. Bande anglaise, pour jupon, bas de pantalon, mouchoir, etc. 34. O. M., anglaise, mat enlacé. |
|---|--|

TRICOT POUR RIDEAUX.

Montez le nombre de mailles divisé par 27, et 11 de plus pour les 2 listières.

1^{er} TOUR.

2 mailles unies, 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite ✱, 1 unie, 1 rétrécie, 6 unies, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite ✱ (retournez au signe), finissez par 1 jetée 1 rétrécie 5 fois de suite, 1 unie.

2^{me} TOUR, tout à l'envers.3^{me} TOUR.

2 mailles unies, 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite ✱, 1 unie, 1 rétrécie, 4 unies, 1 rétrécie 2 unies, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite ✱ (retournez au signe), finissez par 1 jetée 1 rétrécie 5 fois de suite, 1 unie.

4^{me} TOUR, tout à l'envers.5^{me} TOUR.

2 mailles unies, 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite ✱, 1 unie, 1 rétrécie, 2 unies, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite ✱ (retournez au signe), finissez par 1 jetée 1 rétrécie 5 fois de suite, 1 unie.

6^{me} TOUR, tout à l'envers.7^{me} TOUR.

2 mailles unies, 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite ✱, 1 unie, 1 rétrécie, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée, 7 unies, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite ✱ (retournez au signe), finissez par 1 jetée 1 rétrécie 5 fois de suite, 1 unie.

8^{me} TOUR, tout à l'envers.9^{me} TOUR.

2 mailles unies, 1 jetée 1 rétrécie 5 fois de suite ✱, 1 jetée, 1 unie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 6 unies, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite ✱ (retournez au signe), finissez par 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite, 1 unie.

10^{me} TOUR, tout à l'envers.11^{me} TOUR.

2 mailles unies, 1 jetée 1 rétrécie 5 fois de suite ✱, 1 jetée, 3 unies, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 4 unies, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite ✱ (retournez au signe), finissez par 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite, 1 unie.

12^{me} TOUR, tout à l'envers.13^{me} TOUR.

2 mailles unies, 1 jetée 1 rétrécie 5 fois de suite ✱, 1 jetée, 5 unies, 1 jetée, 2 unies, 1 ré-

trécie, 2 unies, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite ✱ (*retournez au signe*), finissez par 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite, 1 unie.

14^{me} TOUR, tout à l'envers.

15^{me} TOUR.

2 mailles unies, 1 jetée 1 rétrécie 5 fois de suite ✱, 1 jetée, 7 unies, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée 1 rétrécie 6 fois de suite ✱ (*retournez au signe*), finissez par 1 jetée, 1 rétrécie 6 fois de suite, 1 unie.

16^{me} TOUR, tout à l'envers.

Recommencez par le 1^{er} tour.

EXPLICATION.

1 *jetée*, passer le fil sur l'aiguille.

1 *rétrécie*, tricoter 2 mailles ensemble.

CHARADE.

Mon *premier* laisse en nous le plus doux souvenir,

Et le proscrit souvent y pense avec des larmes.

— Mon *second*, jeune ou vieux, porte avec lui ses charmes,...

Mais le *vieux* voudrait bien au *jeune* revenir.

— Avez-vous un album? Partez un beau dimanche;

Courez les monts, les champs, la rivière ou les bois :

Cherchez-y mon *entier* sans vous mettre aux abois,

Et dessinez-le moi sur votre feuille blanche.

F. DE V.....

Le mot de la charade du dernier numéro est : FA-LOT.

Le Directeur-Gérant : BOUREY.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10.

